

La littérature de jeunesse en Russie

« Les Autres. L'Autre. Autrement », la tolérance dans la littérature pour enfants postsoviétique

Le site Internet du bureau de l'UNESCO à Moscou déclare que « la lutte contre le racisme, la discrimination et la xénophobie est au cœur du mandat de l'UNESCO¹. » Parmi les pratiques d'excellence dans la lutte contre l'ultranationalisme, l'intolérance religieuse et toutes les formes de discrimination, le site signale le lancement des Centres de la Tolérance dans les régions russes ainsi que le projet d'une collection documentaire pour les enfants « Les Autres, L'Autre, autrement », réalisée par Ludmila Oulitskaïa. Oulitskaïa est une auteure russe réputée qui a reçu de nombreux prix nationaux et internationaux, y compris le prestigieux prix Booker russe en 2002. Elle a fondé sa collection pour enfants en 2006 comme un projet collaboratif destiné à promouvoir la compréhension et la tolérance envers les autres peuples et cultures. Les parrains du projet sont l'Institut de la Tolérance, fondé en 2003 avec l'aide de la Fondation Soros, et deux maisons d'édition : Eksmo et Rudomino. La collection complète comprendra vingt livres, chacun écrit par un auteur choisi par Oulitskaïa. La collection vise des lecteurs de 11 à 15 ans. Les sujets traités sont, par exemple, les vêtements, la nourriture, le logement, les structures familiales, les pratiques liées au mariage et à la naissance, les conceptions de la punition, les théories de l'origine de la Terre, des discussions relatives aux métiers ainsi que d'autres aspects de la vie.

Huit livres ont été publiés depuis 2006 : [*Familles. Les nôtres et les leurs*], *Sem'ia u nas i u drugikh*, 2006, par Vera Timenchik ; [*Le Big Bang et les tortues*], *Bol'shoi vzryv cherepakhi*, 2006, par Anastasiia Gosteva ; [*Voyage à travers les tables du dîner*], *Puteshestvie po chuzhim stolam*, 2006, par Raisa Kirsanova ; [*Rubans, dentelle et chaussures fines*], *Lenty, kruzheva, botinki*, 2006), également par Kirsanova ; [*À propos d'un chat mort et de chatons vivants*], *O dokhloi koshke i zhyvykh kotiatakh*, 2008, par Arina Butovskaïa ; [*Je ne suis pas coupable*], *la ne vinovat*, 2008, par Larisa Vinnik ; [*La déclaration universelle des droits de l'Homme racontée aux enfants et aux adultes*], *Vseobshaia deklaratsiia prav cheloveka v pereskaze dlia detei i vzroslykh*, 2008, par Andrei Usachev ; [*Se sent-on chez soi chez nous ?*], *Dukh doma doma ?* 2008, par Anastasiia Gosteva ; et [*À propos des métiers*], *Pro pro professii*, 2008, par Nataliia Borisova.

Dans de nombreux entretiens, Oulitskaïa explique fréquemment qu'elle a eu l'idée de sa collection pour enfants après s'être rendue compte du manque de « lectures écologiques » disponibles pour les enfants et que son souhait personnel était de changer cet état de fait. Par « lectures écologiques » Oulitskaïa désigne des livres qui enseignent aux enfants des valeurs humanistes, la responsabilité civique, une attitude sensible à l'environnement naturel et social, ainsi que le respect et la compréhension des autres cultures. La tentative d'Oulitskaïa pour diversifier les lectures des enfants est opportune puisque le marché actuel de l'édition des livres pour enfants offre un assez triste visage. Bien que l'on puisse toujours acheter des livres pour enfants de grande qualité dans les librairies russes, la plupart d'entre eux datent de l'époque prérévolutionnaire ou soviétique, ou bien sont des classiques de la littérature mondiale pour enfants. Depuis l'effondrement du système soviétique en 1991, en effet, le marché de l'édition des livres pour enfants s'est tourné vers le divertissement : la fiction policière, le roman à énigme, le fantastique, l'horreur, la science-fiction et les romans à l'eau de rose. Dans cette abondance de littérature populaire pour enfants, seul le genre policier sort du domaine de la fiction et traite des problèmes de la vie réelle. Celui-ci a particulièrement été instrumentalisé dans le but de refléter et de promouvoir les valeurs de la nouvelle classe moyenne, mais en dépit de ses mérites, les fins éducatives de ce genre littéraire viennent après le souci d'une intrigue divertissante et la solution du crime. De plus, il n'existe presque aucune histoire policière (excepté peut-être *Dela i uzhasy Zheni Osinkinoi* [Les entreprises et les malheurs de Zhenia Osinkina], par Marietta Chudakova) dont la fin montre un héros ou une héroïne ayant acquis un système de valeurs sociales ou s'étant enrichi émotionnellement.

Avec sa collection, Oulitskaïa emmène ses lecteurs loin du monde de la pure fantaisie pour revenir à l'histoire et à la vie réelle. La diversité, la tolérance et la compréhension de l'« autre » sont au centre de son programme. Elle soutient que, puisque le peuple russe vit dans un État multinational, il est temps qu'il reconnaisse que « les différentes nationalités ont des traditions culturelles différant notablement de ce que nous considérons comme « normal » ou « correct² ». » Sinon, dit Ukitskaïa, l'état de la société russe demeurera « épouvantable » car la majorité des gens refusent de se sentir responsables des crimes de ces « mineurs brutaux aux têtes de bois » qui assassinent en public « les étudiants noirs, les commerçants chinois, et les filles

infœrna et bas rétrogrades résistait à leurs i. o. thèques

La littérature de jeunesse en Russie

tadjiks » dans les grandes villes russes³. La responsabilité est néanmoins collective et Oulitskaïa espère que ses livres aideront à vaincre « l'incompréhension, l'irritation, l'hostilité, et même la haine » de l'« autre », de ceux qui ne sont pas nos ennemis, mais qui ne sont pas non plus « comme nous » (Pisatel', 12). Oulitskaïa déclare que, de plus, il est temps de se rendre compte que les autorités russes elles-mêmes manipulent le concept d'« autre » (les oligarques, les peuples du Caucase, les migrants) afin de créer des boucs émissaires par rapport à la montée des problèmes économiques et sociaux du pays (*Drugie-ne chuzhie* [Les Autres ne sont pas des étrangers]).

L'inquiétude d'Oulitskaïa au sujet de l'intolérance de la société russe est totalement justifiée. Une xénophobie étouffée saturait déjà la conscience de masse pendant l'ère soviétique, mais dans la société russe contemporaine celle-ci est omniprésente et concerne à la fois les niveaux politique et personnel. Les cibles les plus populaires de la xénophobie sont les personnes venant du Caucase, les Juifs et les Chinois⁴. En 2006, rien qu'à Moscou, on enregistrait au moins 500 crimes de haine raciale contre des minorités ethniques, et au moins 72% des résidents de Moscou et de Saint-Petersbourg ont été témoins d'une forme quelconque de xénophobie⁵. Dans d'autres villes ce pourcentage se situe entre 23 et 34%, ce qui représente encore presque un tiers de la population. Au moins une étude conduite par le Centre de Sociologie de l'Éducation a démontré que 53,2% des enfants scolarisés et 63% des étudiants (hors écoles doctorales) ne sont pas au courant de l'existence d'organisations extrémistes en Russie⁶. Cette conjoncture ne peut être expliquée que par l'échec du système éducatif russe, ainsi que des parents, à élever une nouvelle génération d'enfants dans un esprit de diversité et de tolérance sociale et ethnique. Une étude récente menée par l'Institut de Sociologie de l'Académie des Sciences russe montre que les parents russes considèrent que le problème de la tolérance n'est pas important par rapport à l'enjeu de bien travailler à l'école. Contrairement à eux, les parents européens placent « la tolérance et le respect des autres » parmi les éléments les plus importants de l'éducation de leurs enfants⁷.

Les livres pour enfants contiennent par définition une morale édifiante et une stimulation pour une croissance émotionnelle et sociale. Ils essaient d'éveiller ou d'élever la conscience de leurs jeunes lecteurs et de leur enseigner des normes d'interaction sociale. C'est pourquoi les

livres pour enfants sont si riches. Cependant, cette dimension de formation à des valeurs peut paraître problématique pour des parents soucieux du développement de l'indépendance d'esprit de leurs enfants. L'expérience historico-culturelle russe les a rendus particulièrement méfiants envers toute forme d'idéologie dans la littérature pour enfants. Toutefois, lorsque sont sortis les premiers livres de la collection d'Oulitskaïa, la ligne éditoriale fut bien accueillie par de nombreux parents et éducateurs. Comme le dit Perry Nodelman, « craindre des textes parce qu'ils plongent les enfants dans l'idéologie revient à craindre tous les aspects sociaux et communautaires de l'existence humaine – et tous les plaisirs qu'ils offrent⁸. » C'est précisément à cause de cette évolution des mentalités que cette collection a reçu une réception positive de la part des parents et des éducateurs russes.

Deux exemples intéressants dans cette collection

Elle permet sans aucun doute aux enfants de réfléchir aux contradictions, ambiguïtés et complexités de la vie humaine. Certains livres peuvent paraître provocateurs et même choquants, mais tous donnent une leçon de diversité et évoquent des problèmes traditionnellement réservés aux adultes. Prenons l'exemple de deux des livres les plus représentatifs : [*Familles. Les nôtres et les leurs*], de Vera Timenchik et [*La déclaration universelle des droits de l'Homme racontée aux enfants et aux adultes*], d'Andrei Usachev.

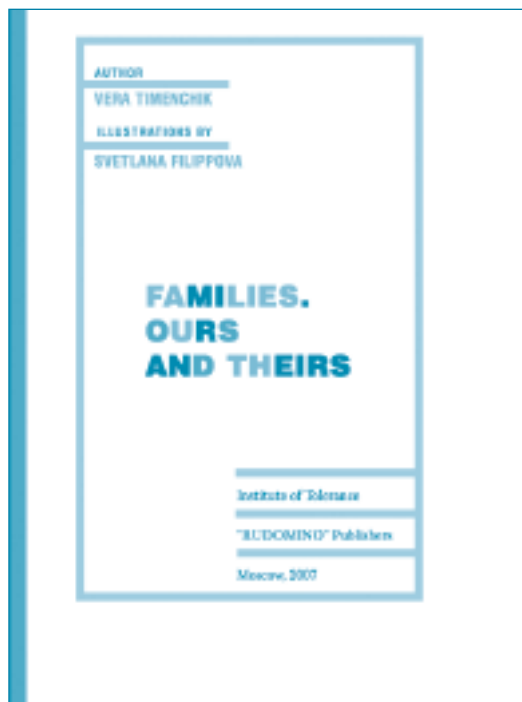
Le livre de Vera Timenchik est très moderne car il éduque la sensibilité à la tolérance et ouvre le débat sur des questions qui, jusqu'à une période récente, n'étaient jamais soulevées dans les écoles russes : la xénophobie, les brimades à l'école, la guerre dans le Caucase, l'intolérance ethnique, le divorce, le mariage homosexuel, et l'âge du mariage. L'intrigue se concentre sur deux jeunes amis âgés de douze ans : Kirill est un Russe de naissance né à Moscou, Daut un immigrant récent qui vient d'Abkhazie, une région du Caucase. La famille de Kirill est libérale : sa mère est féministe et anthropologue, et son petit ami, qui vit avec eux, Fil, est musicien. Grand-mère Nioura est un autre « membre » de la famille, elle en est la gouvernante et elle personnifie les opinions conservatrices soviétiques. La mère de Kirill est enceinte et, à la fin de l'histoire, donne naissance à des jumelles. La famille de Daut, au contraire, est grande et patriarcale, avec des traditions familiales fortes. Pourtant, les deux personnages principaux

La littérature de jeunesse en Russie

deviennent amis et apprennent à accepter leurs différences respectives.

Le livre s'ouvre sur une scène de confrontation au moment où une petite brute notoire de l'école, Bobrov, pose une question provocatrice à Daut : « Etait-ce ton "Azer" de père qui nous a vendu des oranges hier ? » Le diminutif péjoratif d'Azerbaïdjanais, « Azer », et l'insinuation selon laquelle les gens du Caucase ont pris le contrôle des marchés agricoles russes, et donc mis au chômage les fermiers russes, déclenche une bagarre. Alors que le pugilat s'engage, Bobrov s'écrie « Ils tapent sur les nôtres ! » (*Nashikh' b'iut !*) C'est à cet endroit du livre que débute le défi au lecteur. Qui sont « ils » et qui sommes « nous » ? Du point de vue d'un nationaliste, la Russie devrait être considérée comme une « demeure » (*dom*) plutôt que comme une « résidence passagère » (*prokhodnoi dvor*) où, dit-on, les immigrants, et en particulier les gens du Caucase, édictent leurs propres lois. Dans la conscience populaire, les non-Russes sont « considérés a priori comme contrevenant à la loi et à l'ordre de "chez nous"⁹. » Ces préjugés largement répandus présentent les immigrants comme des personnes dangereuses – sinon criminelles – et par conséquent la violence physique est considérée comme légitime lorsque l'on a affaire à eux pour « protéger » son « chez soi » (*Karpenko*). Pour Bobrov, Daut est vraisemblablement un « autre » dangereux qui n'appartient pas à la Russie et à qui l'on devrait montrer sa place. La bagarre se solde sans victoire et les garçons se retrouvent finalement dans le bureau du principal, mais c'est Bobrov que Timenchik dépeint comme moralement et intellectuellement inférieur. Il échoue sur tous les fronts : éducatif (il ne connaît pas la différence entre Azerbaïdjanais et Abkhaze), éthique (il manque aux règles de l'hospitalité), et civique (il exprime des opinions nationalistes à l'encontre de l' « autre »).

Dans son livre, Timenchik complexifie le concept traditionnel de « nous » versus l' « autre » lorsqu'elle évalue le concept de « normalité » dans les pratiques liées au mariage. Les garçons apprennent de la mère de Kirill que, dans certains pays européens, le mariage entre personnes de même sexe est légal et que dans certaines démocraties libérales, y compris les États-Unis, les couples homosexuels peuvent adopter des enfants. C'est peut-être le premier livre de la littérature russe pour enfants dans lequel l'homosexualité est ne serait-ce que mentionnée et où les homosexuels ne sont pas traités comme l' « autre » criminel. Ce qu'il y a également d'intéressant dans cette discussion au sujet du mariage homosexuel c'est que la mère de Kirill ne dit pas aux enfants ce qui est bien et ce qui est mal dans



Vera Timenchik : [Fam illes. Les nôtres et les leurs], ill. S. Filippova, Rudomino



La littérature de jeunesse en Russie

les pratiques sexuelles mais qu'elle les leur présente plutôt des alternatives. Timenchik rejette la solution d'un monologue d'auteur concernant les questions controversées, comme c'est habituellement le cas dans la littérature éducative pour enfants, mais informe plutôt ses lecteurs du fait que la culture dominante n'est pas la seule et qu'il existe de nombreuses cultures marginales ou marginalisées qui ne devraient pas être étouffées ou ignorées. Elle offre à ses jeunes lecteurs non pas des réponses mais des options, et elle les fait réfléchir à la diversité et aux manières de la gérer. Elle montre aussi que défier les stéréotypes culturels ne va jamais sans combat ou conflit. Ainsi, dans le livre, Grand-mère Nioura se met à militer contre la mère de Kirill lorsqu'elle entend par hasard son explication du mariage homosexuel. Grand-mère Nioura éprouve de la haine envers les homosexuels et dit aux garçons que, « de son temps », ils étaient à juste titre jetés en prison (49). Point n'est besoin de dire que certains critiques du livre de Timenchik se sont mis ardemment du côté de Grand-mère Nioura. Un article au titre révélateur, « Vous pouvez en manger, mais vous serez aussi empoisonnés », la condamne pour ses sujets controversés et exige que soit « adoptée une loi qui défende nos enfants des informations qui traumatisent leur psyché¹⁰. » Avant de conclure, j'aimerais dire quelques mots du livre d'Andrei Usachev, [La déclaration universelle des droits de l'Homme racontée aux enfants et aux adultes], car on en trouve un écho dans tous les livres de la collection d'Oulitskaïa. Ce conte raconte l'histoire d'un Petit Homme qui vit dans une petite maison avec un petit jardin. Un jour, il découvre « La déclaration universelle des droits de l'Homme » à la bibliothèque, la lit, et à partir de ce moment, se rend compte qu'il n'y a rien de mal à être petit. Cette découverte change sa vie et il commence progressivement à changer celle des autres en leur parlant de leurs droits, malgré leurs différences. Ils peuvent bien être grands, petits, verts, rouges, gros, illettrés, pauvres, hommes ou femmes, ils sont tous égaux et, une fois qu'ils en prennent conscience, ils peuvent devenir amis et améliorer le monde. La société postsoviétique a été décrite comme « passive, atomisée et sans protection contre son propre État¹¹. » C'est une société dans laquelle la « confiance minimale » en soi-même et dans les autres a été détruite, et où la solidarité est presque impossible. Qui accepter ? Qui rejeter ? Quelles pratiques culturelles, sociales ou politiques suivre ? Ces questions ainsi que de nombreuses autres sont encore sans réponses pour la majorité des Russes, enfants et adultes. Dans l'at-

mosphère d'une crise d'identité sociale et culturelle persistante, la collection d'Oulitskaïa apparaît comme un instrument pour s'ouvrir à la confiance, à la notion d'intégration culturelle, à la diversité, à la solidarité et autres vertus d'un État socialement progressiste. Quel que soit leur sujet, tous les livres de la collection d'Oulitskaïa proposent le même message : « Bien que les gens ne soient pas semblables, ils devraient reconnaître leurs différences et apprendre à ne pas en avoir peur. »

Larissa Rudova (Pomona College, Californie)

Traduit de l'anglais par Thomas Duzer

1. Polina Vassiljeva. « Fight Against Racism, Discrimination and Xenophobia. » UNESCO Moscow Office.
<<http://www.unesco.org/moscow-new/index.php?id=2599>>
2. Anton Zhelnov. Entretien avec Ludmila Ulitskaïa : « Drugie-ne chuzhie », Vedomosti (15 août 2006) : n.p.
3. « Pisatel » Ludmila Ulitskaïa : « Nashi knigi o cheloveke, kotoryi ne takov, kak vy. » Izvestiia 106 (19 juin 2006) : 12.
4. Aleksei Malashenko. « Ksenofobii v postsovetском obshchestve (vmesto vvedeniia) ». Moscow Carnegie Endowment for International Peace.
<http://www.carnegie.ru/ru/print/36326-print.htm>
5. Bogdan Stepovoi. « V stolichnykh shkolakh vvedut uroki terpimosti. » Izvestiia 23 (09 février 2007) : 7.
6. V.S. Sobkin and A.V. Fedotova. « Otnoshenie uchashchikhsia shkol i studentov vuzov k ekstremizmu. » Tolerantnost' v podrostkovoi i molodezhnoi srede. Vol. 1. M. : Tsentr sotsiologii obrazovaniia RAO, 200, pp. 92-114.
7. Vladimir Dmitriev. « Stolitsa mnogonatsional'noi Rossii. » Moskovskii komsomlets 9 (17 janvier 2008) : 4.
8. Perry Nodelman. « Fear of Children's Literature : What's Left (or Right) After Theory ? » Reflections of Change : Children's Literature Since 1945. Ed. Sandra L. Beckett. Westport, CT : Greenwood Press, 1997, p. 11.
9. Oksana Karpenko. « I gosti nashego goroda. » Otechestvennye zapiski 6 (2002).
<<http://www.strana-oz.ru/?numid=7&article=328>>
10. Natal'ia Nomirovskaia. « Est' možno, tol'ko otravish'sia... » Literaturnaia gazeta 16 (18 avril 2007) : 15.
11. Anna Schor-Tschudnowskaia. « Sotsiologiia homo post-soveticu's ? » Conférence, Ziegmund Freud University, Vienne. 19-22 Mars 2009.